



Le Courrier

JANVIER 1963 (XVI^e ANNÉE) - FRANCE : 0,70 F. - BELGIQUE : 10 Fr. - SUISSE : 0,80 Fr.



**UN DRAME
IGNORÉ
AU CŒUR
DE L'AFRIQUE**

UN DRAME

Par
Stanley
J.C. Wright

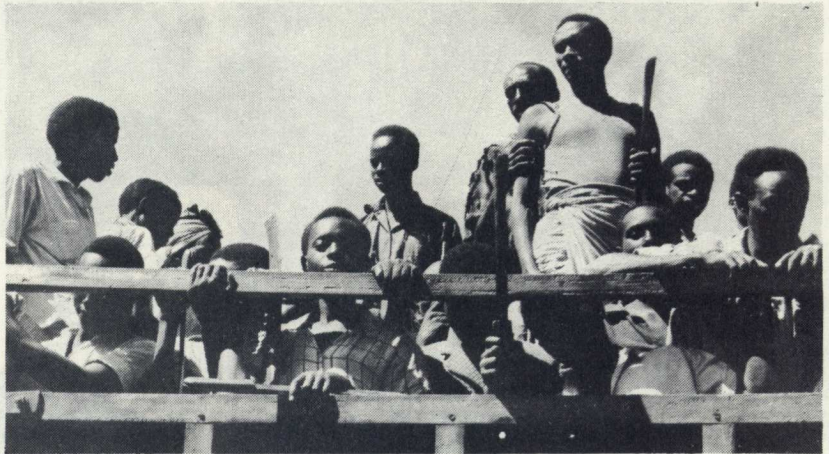
MÈRE ET FILS EN EXIL.
Au camp d'accueil, ils viennent de trouver la sécurité, mais on lit encore dans leurs yeux la tristesse du foyer perdu et l'angoisse du lendemain (à gauche). Ces réfugiés du Rwanda (à droite) viennent de monter sur un camion de la Croix-Rouge qui va les amener dans l'un des quatre centres de réinstallation de la province de Kivu, au Congo. Jusqu'ici, 21 000 réfugiés ont été réinstallés dans ces centres.

Photos UNHCR



AU CŒUR DE L'AFRIQUE

Au cours des dernières années, le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés et la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, du Croissant-Rouge et du Lion et Soleil Rouges ont entrepris un nombre important d'opérations conjointes. A partir de 1957, ils ont secouru les Algériens réfugiés au Maroc ou en Tunisie et assuré leur subsistance puis, après la fin de la guerre, contribué activement à l'organisation de leur rapatriement. Au Togo, le Haut Commissariat et la Ligue ont uni leurs efforts pour porter secours à un petit groupe d'exilés qu'il fallait réinstaller. Au Congo (Léopoldville), une opération lancée en 1961 a eu pour but d'aider 100 000 réfugiés d'Angola à s'établir dans le pays. Dès l'année dernière, le Haut Commissariat et la Ligue s'efforcent de résoudre le problème des réfugiés du Rwanda dans la province du Kivu. Parallèlement, le Haut Commissariat s'occupe de la situation des réfugiés du Rwanda en Ouganda,



au Tanganyika et au Burundi. Dans toutes ces entreprises, les deux organisations travaillent en commun, à tous les niveaux, à l'établissement et à la réalisation des projets. La Ligue est soutenue par les sociétés nationales qu'elle groupe ; elle se charge de stocker et de distribuer les secours, et aussi, en certains cas, de coordonner les activités sur le terrain. Le Haut Commissariat, pour sa part,

assure la liaison avec les gouvernements, s'occupe de rassembler des fonds d'origine gouvernementale ou privée pour permettre la mise en œuvre des projets et fournit des « chargés de mission » qui collaborent étroitement avec le personnel de la Ligue dans les régions intéressées. Les deux organisations sont apolitiques, et leurs objectifs ont un caractère purement humanitaire.

A l'ombre d'un groupe de bananiers, une centaine d'individus se sont rassemblés. Paisiblement assis sur le sol, au bord d'une piste primitive, tracée dans le sable, ils attendent. Hommes et femmes sont de haute taille, mais plusieurs sont en si mauvais état qu'ils peuvent à peine se mouvoir, et leurs corps émaciés portent les marques de la famine et de la maladie. Nombre de bébés et d'enfants sont d'une maigreur squelettique, et ils ont le ventre enflé. Nous sommes parmi des réfugiés du Rwanda, venus chercher asile au Congo, dans la province du Kivu.

Mais bientôt, après une si longue attente, leurs dures épreuves vont prendre fin. Des camions de trois tonnes, aux emblèmes du Haut Commissariat et de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, vont venir les prendre, et un voyage de cinq à dix heures, par des pistes primitives, les amènera dans l'un des quatre centres de réinstallation du Kivu. Là ils trouveront de la nourriture et des secours médicaux. Un peu plus tard, on leur fournira les moyens de se créer une vie nouvelle.

L'exode de ces réfugiés du Rwanda a commencé lorsque l'agitation politique qui mettait aux prises les deux principales tribus, les Batutsi et les Bahutu, s'est transformée en une explosion de violence. Les Batutsi, qui sont d'une taille élevée et de belle apparence, sont arrivés au Rwanda il y a environ six cents ans ; ils venaient sans doute de la lointaine Ethiopie. Bien qu'aujourd'hui encore ils ne représentent guère que 16 % de la population, ces pasteurs belliqueux ont subjugué les tribus bahutu qui peuplaient le pays et institué, au Rwanda et en Urundi, des régimes féodaux semblables mais placés sous l'autorité

de rois différents, qu'on appelle des « mwami ». Au cours du siècle actuel, sous l'influence des progrès, de l'instruction, puis des mouvements pour l'indépendance, la structure sociale des deux pays s'est quelque peu modifiée.

Au Rwanda, où la ségrégation entre les deux peuples s'est maintenue plus longtemps qu'au Burundi, les Batutsi, qui formaient la classe dirigeante, avaient fini par s'identifier à la forme de gouvernement la plus traditionnelle et la plus conservatrice. Après la déposition du roi, en 1961, lorsque le Rwanda fut devenu une république, les conflits politiques dégénèrent en violences intertribales. Des centaines de gens furent massacrés, des villages brûlés, des récoltes et du bétail détruits.

L'exode commença ; il atteignit son point culminant avec la fuite tragique de plus de cent mille personnes. En septembre 1962, on estimait à 150 000 les réfugiés qui avaient atteint les régions voisines du Rwanda : 60 000 dans la province du Kivu au Congo, 40 000 au Burundi, 35 000 en Ouganda et 15 000 au Tanganyika.

Certains de ces réfugiés, en particulier ceux d'Ouganda, ont amené avec eux leur bétail, ces bœufs à longues cornes qui rappellent, de façon si frappante, ceux des bas-reliefs égyptiens. Mais l'immense majorité est arrivée dans un dénuement complet, sans aucun moyen de subsistance.

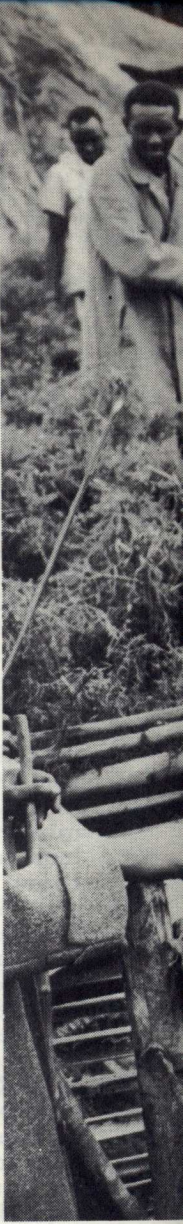
Au moment de cet exode, le Rwanda et le Burundi passaient par l'une des périodes de disette qui caractérisent la région. L'administration avait distribué les réserves existantes aux réfugiés qui, avant cette époque, avaient



Photos UNHCR

EXODE SANS RETOUR

Ces troupeaux amaigris arrivent en Ouganda. Certains des éleveurs Batutsi purent en effet, fuyant le Rwanda, emmener avec eux ces bovins aux longues cornes qui rappellent ceux des bas-reliefs égyptiens. Mais l'immense majorité des réfugiés — 150 000 personnes en septembre 1962 — était dans un état de dénuement complet en arrivant au Kivu, au Burundi, en Ouganda ou au Tanganyika. Ci-contre, au camp d'accueil de Kalonge, au Kivu, distribution de manioc, de haricots et d'huile de palme.



“La terre est bonne ici”

cherché asile auprès des missions catholiques dans les deux pays. Les populations fugitives étaient donc affaiblies et sans défense contre la maladie.

Le Kivu traversait aussi une période difficile, l'administration du Congo se trouvant alors désorganisée. C'est pourquoi, empêchés par des troupes rebelles de pénétrer dans la large vallée du Ruzizi, des milliers de réfugiés se retrouvèrent dans des marécages malsains, où aucun secours ne pouvait les atteindre. Les Batutsi avaient toujours vécu auparavant dans les montagnes ; ils n'étaient accoutumés ni à la chaleur du climat, ni à l'insalubrité des basses terres. En conséquence, ils se montrèrent particulièrement vulnérables à la malaria. Il n'existe pas de statistiques concernant le taux de mortalité parmi ces réfugiés, mais on sait qu'une forte proportion d'entre eux succombèrent, victimes de la faim, des maladies intestinales provoquées par les eaux polluées, de la malaria ou de la gale.

Lorsqu'en mars 1962 une commission d'enquête conjointe (Haut Commissariat - Ligue des sociétés de la Croix-Rouge - UNICEF et ONUC (Opération des Nations Unies pour le Congo) réussit à atteindre la région, elle constata qu'au Kivu « la situation sanitaire générale, parmi les réfugiés » était « mauvaise ou très mauvaise », et que, dans la partie sud (vallée du Ruzizi), elle pouvait même être considérée comme « véritablement catastrophique ». Dans l'un des villages visités par cette mission, on vit, par exemple, périr, en quinze jours, une famille entière, qui comptait huit personnes. Le Dr Voigtberger, de l'Organisation mondiale de la Santé, déclara, dans un rapport adressé à Genève : « Les réfugiés constituent maintenant un foyer de maladies infectieuses qui menace toute la région. »

Bien qu'extrêmement précaire, la situation n'était pas partout aussi tragique. Les réfugiés, qui avaient pénétré plus profondément à l'intérieur du pays et atteint le territoire des Masisi, avaient trouvé des secours et des occupations temporaires auprès des immigrants qui, dans le cadre des projets visant à combattre le surpeuplement du Rwanda, avaient quitté ce pays au cours des années précédentes. Bien que Bahutu, ces colons firent bon accueil aux Batutsi, et leur permirent de travailler sur leurs terres. Les réfugiés, qui étaient demeurés à Goma, à Bukavu ou à Uvira (c'est-à-dire dans l'une des trois principales villes du Kivu, situées près de la frontière), recevaient de temps en temps des secours. Ceux qui avaient gagné une région rurale trouvèrent du travail dans les fermes et plantations locales, mais même ceux-là connaissaient parfois la disette.

Quand le Chargé de mission au Congo du Haut Commissariat visita le Kivu, en décembre 1961, il constata l'urgence nécessaire non seulement de porter secours aux réfugiés, mais encore de prendre des mesures pour leur permettre de quitter les régions insalubres et de retrouver des conditions d'existence plus normales.

avons de l'ONUC. Quarante-cinq tonnes de vivre furent amenées par bateau jusqu'à Stanleyville, d'où les camions de l'ONUC les acheminèrent jusqu'à Goma, par des pistes longues de mille kilomètres (ce qui représente la distance de Paris à Menton).

Au Royaume-Uni, l'Oxford Committee for Famine Relief mit à la disposition de la Mission protestante norvégienne de Bakayu une somme de dix mille livres sterling pour acheter des vivres sur le marché local, et envoya également, par la suite, dix autres milliers de livres à la Mission protestante suédoise de la même ville. La Mission suédoise au Rwanda expédia quatre tonnes de produits alimentaires à Goma lorsque les ressources de la Mission catholique, dans cette ville, furent épuisées. Quatre-vingts tonnes de lait, prélevées sur les excédents des Etats-Unis, furent transportées d'Usumbara, dans le Burundi, jusqu'au Kivu, par les camions de l'ONUC.

Entre-temps, la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge avait accepté de joindre ses efforts à ceux du Haut Commissariat. On élaborait un plan visant à créer des zones de réinstallation dans les parties montagneuses du Kivu et, avec l'accord sans réserves du premier ministre de la province M. Miruho, les opérations de mise en œuvre commencèrent presque littéralement dans les vingt-quatre heures. Sous l'administration belge, on avait fait divers efforts pour installer, dans les parties élevées de la province, des cultivateurs originaires du Rwanda. Une organisation, la MIP (Mission d'installation des populations) avait été créée à cet effet, et depuis plusieurs années elle était entièrement aux mains de fonctionnaires congolais. De sa propre initiative, elle avait commencé à aider des familles de réfugiés à s'installer dans le nord du Kivu, mais ses efforts avaient été paralysés par le manque de ressources alimentaires.

Sur la base de ces expériences, on décida de créer quatre centres de réinstallation, à Inhula, à Bibwe, à Kalonge et à Lamera avec l'aide, respectivement, des Pères blancs, de la MIP, de la Mission norvégienne, et de la Mission suédoise. Ces centres se situaient tous dans des régions faiblement peuplées, où l'implantation de réfugiés ne risquait guère de provoquer, par la suite, des désordres sociaux, économiques ou politiques, et où la qualité du sol offrait d'excellentes perspectives à l'agriculture.

Il n'est pas tout à fait exact, d'ailleurs, de parler de « centres ». Bibwe, par exemple, qui a déjà reçu plus de 5 000 personnes, comprend, aujourd'hui, six villages, et d'autres seront créés à mesure qu'augmentera le nombre des réfugiés. Chaque famille a reçu quatre hectares de terre, et il y a assez de forêt vierge aux alentours pour

A la requête du Haut Commissariat, seize tonnes de vivres et une tonne et demie de fournitures médicales furent transportées de Léopoldville au Kivu, par des



y organiser la plantation de thé de quatre cents hectares prévue dans l'un des projets.

Presque chaque jour, un ou plusieurs des camions achetés par la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge avec les fonds du Haut Commissariat, vont chercher des groupes de réfugiés à Goma ou dans les zones frontalières. Chaque jour, des réfugiés arrivent à pied, certains après avoir parcouru plus de cent cinquante kilomètres.

Dès leur arrivée, elles sont recensées et temporairement hébergées dans des installations communautaires jusqu'à ce qu'elles se soient bâti une hutte (ce qui leur demande environ une quinzaine de jours). Elles reçoivent en moyenne, par personne et par semaine, trois kilos de vivres (manioc, fèves et huile de palme). On offre aussi à chaque famille une machette, sorte d'outil à tous usages, une houe et des graines à semer immédiatement.

Les projets de développement communautaire commencent à être mis en œuvre ; ils comprennent : la création d'une plantation de thé, la construction d'une scierie, l'installation d'un magasin communautaire où les réfugiés trouveront tous les articles qui leur sont indispensables (semences, outils, engrais, etc.) et l'organisation de la vente des produits artisanaux, pour aider à vivre les 130 veuves qui ont trouvé asile à Bibwe avec leurs enfants.

L'esprit d'entreprise que manifestent les réfugiés fait bien augurer de l'avenir. Plusieurs étudiants du Ruanda, qui se trouvaient en Europe ou dans des écoles techniques congolaises au moment des troubles et qui n'ont pu retourner dans leur pays, se sont provisoirement installés à Bibwe. Ce sont eux qui ont construit les huttes pour les veuves, les deux écoles et une « mission ». Plusieurs se consacrent bénévolement à l'instruction des quelque trois cents enfants d'âge scolaire.

A l'heure actuelle, les principaux efforts sont concentrés sur la culture du manioc, du sorgho, du maïs, des pommes de terre, des patates douces et des fèves, c'est-à-dire des produits qui composent la nourriture de base de la population. Dès le début de 1963, les réfugiés, sauf événements imprévus, seront en mesure d'assurer leur subsistance. Dans deux ans, grâce aux projets de développement communautaire, le niveau de vie dans les nouveaux villages dépassera le minimum vital et permettra de nouveaux progrès. « La terre est bonne ici », déclare un cultivateur watutsi, « et nous devrions pouvoir gagner largement notre vie ».

Jusqu'à présent, la contribution de la collectivité internationale est restée relativement modeste, bien que, sans elle, il eût été impossible d'entreprendre cette opération avec la moindre chance de succès. Le Haut Commissariat a donné 70 000 dollars, l'ONUC 50 000 dollars, l'Unicef 24 000 dollars, le Comité d'Oxford 56 000, la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge 25 000, sommes auxquelles s'ajoutent les « surplus » alimentaires américains et les dons individuels. Il faut encore 65 000 dollars au moins. Deux délégués de la Ligue, un Américain et un Danois, travaillent dans ces régions.

Jusqu'ici, plus de 21 000 réfugiés ont été réinstallés dans quatre centres. Dans les mois à venir, leur nombre peut atteindre 40 000 et peut-être davantage. En moins d'un an, ils ont passé de la famine à une vie normale : bref laps de temps, certes, et ceci grâce à leur énergie personnelle, à la compréhension que leur ont témoignée les chefs locaux qui les ont activement aidés, et au soutien que leur a donné la communauté internationale.

STANLEY J. WRIGHT, *Directeur de la section de l'Information, Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, Genève.*



Épuisés, affamés, des réfugiés du Rwanda grimpent sur l'un des camions de la Croix Rouge (à gauche) qui va les conduire vers le centre de rétablissement de Bibwe, au Kivu. Ci-dessous, cette petite fille attend sagement son tour. Quelques heures plus tard, dans les acclamations, le camion franchit la porte d'entrée de la Mission d'Installation des Populations (ci-dessous, à gauche). Au centre, lors de la distribution hebdomadaire de haricots, des hommes trient des semences. Les familles ont hâte, en effet, de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance sur la terre qui leur est attribuée. A droite, construction de la hutte familiale, dont la charpente est faite de bambous coupés dans la forêt voisine. Le sourire des travailleurs témoigne assez de la joie du foyer retrouvé. Ci-contre, danses de fête traditionnelles. La terre est bonne, les semailles lèvent, la vie recommence.



DES SEMAILLES...

...ET





Photos UNHCR

FOYER

